



François Sautiel

LA SOCIÉTÉ DU SANS CONTACT

**Selfie d'un monde
en chute**

Flammarion

La société du sans-contact

Selfie d'un monde en chute

DU MÊME AUTEUR

Le vendeur de thé qui changea le monde avec un hashtag, Flammarion, 2018.

François Saltiel

La société du sans-contact

Selfie d'un monde en chute

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-1598-7

*À Maïa, Solal et Noé.
N'oubliez jamais de lever les yeux
et de tendre la main.*

Sommaire

Introduction.....	13
Chapitre 1. L'emprise des réseaux sociaux.....	19
<i>Dépendance : des fils à la patte</i>	20
<i>Les Zombies du mobile</i>	22
<i>Les bandits manchots des réseaux sociaux</i>	25
<i>Instagram, le mirage du bonheur</i>	29
<i>Le bistouri du selfie</i>	32
<i>La tragédie du Broccoli Tree</i>	35
<i>« Charge mentale » et majordome d'Instagram</i> ..	39
<i>Zuck, l'homme qui valait des milliards</i>	42
<i>Des bulles de filtres à la menace démocratique</i> ..	45
<i>Toi aussi, retourne le cerveau de tes amis</i>	48
<i>Facebook : de Cambridge Analytica</i> <i>à la menace du démantèlement</i>	50
Chapitre 2. L'Empire de la surveillance	57
<i>Apple, pourquoi 2020 ressemble à 1984 ?</i>	58
<i>Les objets connectés... à notre vie privée</i>	61
<i>Le panoptique numérique, prison à ciel ouvert</i> ..	64
<i>En Chine, une note pour la vie</i>	65

La société du sans-contact

<i>« Laolai » : la sonnerie de la honte</i>	66
<i>Xuexi Qiangguo : la petite appli rouge</i>	68
<i>Ouïghours : les camps d'enfermement</i>	
<i>à l'heure numérique</i>	71
<i>Nice : le laboratoire de la surveillance</i>	72
<i>La reconnaissance faciale à l'entrée des lycées</i> ...	74
<i>Des caméras pour déceler nos émotions</i>	76
<i>Reporty, l'application qui fait de nous tous</i>	
<i>des policiers en puissance</i>	79
<i>Le tour de France des « safe cities »</i>	80
<i>Clearview, être prisonnier de son visage</i>	83
<i>COVID-19, une surveillance de masse</i>	
<i>contagieuse</i>	85
Chapitre 3. Du télétravail au travailleur invisible	91
<i>Le télétravail, modèle du « monde d'après »</i>	93
<i>À la maison, entre stress et solitude</i>	95
<i>« Zoom » sur la visiosurveillance</i>	97
<i>Amazon, travail sous contrôle</i>	100
<i>Balance ton Boss, le jeu de la délation</i>	102
<i>Uber, la conduite par la force</i>	103
<i>Uber ou le chauffeur invisible</i>	106
<i>Les turkers, la plateforme des travailleurs</i>	
<i>de l'ombre</i>	109
<i>Facebook, les modérateurs de l'horreur</i>	111
Chapitre 4. L'amour virtuel, flirt avec l'illusion	115
<i>Comment rendre le célibat glamour</i>	116
<i>Rencontres numériques : de la palpitation</i>	
<i>au désenchantement</i>	119

Sommaire

<i>Tinder, du philtre d'amour</i>	
<i>à l'amour sous filtres</i>	122
<i>Génération No-Sex!</i>	127
<i>Japon : le temple de l'amour virtuel</i>	130
<i>Les chiens Aibo, les illusions domestiques</i>	132
<i>Le danger des machines conversationnelles</i>	134
<i>Les poupées sexuelles, partenaires idéales</i>	
<i>d'un monde déshumanisé</i>	138
<i>Procréation : vers Le Meilleur des mondes</i>	141
Chapitre 5. La mort et au-delà, la quête de	
l'immortalité	145
<i>Les drives funéraires, la mort derrière la vitre</i> ..	146
<i>Faire revivre les morts, les fantômes numériques</i>	148
<i>Comment parler au quotidien</i>	
<i>avec son défunt père</i>	151
<i>Comment parler au quotidien</i>	
<i>avec son double numérique</i>	154
<i>Les vampires de la Silicon Valley</i>	
<i>en quête d'immortalité</i>	157
<i>Le transfert de l'esprit</i>	
<i>et l'encodage des souvenirs</i>	160
<i>Google et le transhumanisme</i>	163
<i>Ray Kurzweil, un « immortel » chez Google ?</i> ...	168
<i>Ne plus mourir, pour quoi faire ?</i>	172
Chapitre 6. Les terres d'exil, vers la fin des États ?	177
<i>Urgence climatique : après moi le déluge</i>	179
<i>La possibilité d'une nation flottante</i>	183
<i>Peter Thiel, un milliardaire</i>	
<i>qui veut éliminer l'État</i>	186

La société du sans-contact

<i>Elon Musk, en route vers la planète Mars</i>	192
<i>Le monde d'après, entre misogynie et entre-soi</i> ..	195
<i>Selfie d'un monde en chute</i>	198
Conclusion	203
Sources principales	209
Remerciements	221

Introduction

Si les passagers du *Titanic* avaient eu des Smartphones, combien auraient cédé à la tentation de se photographier devant l'orchestre héroïque qui a continué de jouer au moment du naufrage ?

Qu'est-ce qui peut bien pousser un individu à se mettre en danger pour une photo spectaculaire ? La quête de *likes*, le besoin de reconnaissance, l'envie de se singulariser dans un espace virtuel au prix de sa propre existence ? Cette situation est loin d'être complètement fantasque quand nous savons que la pratique du selfie tue plus de personnes dans le monde que les attaques de requins ! Du haut d'une falaise en Inde, au cœur d'un feu de forêt en Grèce, en passant par une tempête aux États-Unis, ce dernier clic peut être fatal.

Mais, au-delà de ces situations morbides, les réseaux sociaux ont transfiguré les frontières de l'intime, nous scrutons la vie des autres tout en exposant allègrement la nôtre. D'ailleurs le tête-à-tête permanent que nous entretenons avec notre téléphone

portable à qui l'on confie nos photos, nos émotions et notre intimité ne signe-t-il pas la mort de notre vie privée ? Combien sommes-nous à sacrifier des moments en société, en famille, lors d'un dîner ou en vacances pour consulter de manière compulsive nos écrans ?

Si vous lisez ces lignes dans le train, dans un parc ou au fond d'une salle de café, levez la tête et comptez combien de personnes ont les yeux rivés sur leur écran, en train de faire défiler ces fils numériques lumineux qui captivent nos esprits. Et vous ? Votre Smartphone n'est-il pas à quelques centimètres de votre main, prêt à vrombir de *likes* riches en dopamine (substance chimique libérée lors d'expériences associées au plaisir), car ces pouces en l'air agissent sur votre cerveau comme de réelles récompenses sociales.

Une dépendance qui enrichit par ailleurs les mégabases de données de plateformes qui pourront demain encore mieux nous cibler. Car si nous regardons la caméra de notre Smartphone, n'oublions jamais qu'elle aussi nous voit et éventuellement nous espionne.

Séduits par les belles promesses de la révolution numérique, nous acceptons chaque jour un peu plus le monde dessiné par les GAFAM : Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft. Un monde gouverné d'un côté par Big Brother imaginé par le romancier Georges Orwell et de l'autre par Big Mother conceptualisée par l'auteur Alain Damasio. Big Brother, car nous nous plions parfois à la société de surveillance par manque d'information ou d'éducation numérique

Introduction

en confiant nos données personnelles aux mouchards de poche que sont nos Smartphones omnipotents. Et parfois on nous les vole comme l'a révélé Edward Snowden en dénonçant l'espionnage numérique de masse des citoyens américains. Quant à Big Mother, elle est cette figure rassurante qui nous enferme dans un « techno-cocon de fibres optiques », cette mère qui nous oriente grâce à Google Maps, nous accompagne en Uber, nous nourrit sur Deliveroo ou encore nous présente un partenaire sexuel adapté sur Tinder. Big Mother pense à tout, sauf peut-être aux ouvriers précaires qui travaillent pour elle.

Les nouvelles technologies s'immiscent dans chaque pan de notre société, du travail qui se pratique à distance à l'amour qui se filtre sous algorithmes en passant par la mort que les transhumanistes de la Silicon Valley cherchent à annihiler.

Alors que l'urgence climatique n'a jamais été aussi forte, les géants des GAFAM s'en soucient peu et participent activement à la destruction de la planète à travers la pollution numérique. Si Internet était un pays il serait le troisième plus gros consommateur d'électricité derrière la Chine et les États-Unis. Pour échapper à cette situation dramatique, les architectes de la Valley promettent aux plus fortunés des terres d'exil. Des espaces alternatifs à l'intérieur de quartiers urbains préemptés, parachutés dans les océans avec l'émergence de villes flottantes ou encore demain sur la planète Mars. Ils sont guidés par une philosophie libertarienne qui cherche à anéantir un État jugé

castrateur pour inventer d'autres modèles de communautés où l'individualisme règne en maître. Quid de notre système démocratique dans ce nouveau monde ?

Je tente ici d'esquisser les contours de la « société du sans-contact », une société où les humains ont tendance à moins se regarder, se toucher et s'embrasser. Une société où l'hyperconnexion suscite paradoxalement un sentiment de solitude, où la relation physique, charnelle, est remplacée par le mirage du virtuel. Pour reprendre la formule de l'universitaire américaine Sherry Turkle, dans la société du sans-contact nous sommes « seuls ensemble ».

Un constat qui a été cruellement rattrapé par la pandémie de la COVID-19. Cette crise sanitaire a imposé la distanciation physique et sociale comme une nouvelle norme, et pourtant celle-ci était déjà bien en chemin.

Ce livre n'est pas pour autant un manifeste technophobe, les bienfaits des nouvelles technologies dans notre quotidien ne sont plus à débattre cependant, comme le disait, à la fin du XIX^e siècle, l'historien norvégien Christian Lous Lange : « La technologie est un serviteur utile mais un maître dangereux. »

Cet essai cherche à déclencher un sursaut salutaire en tirant les leçons de la fable dite « de la grenouille ». Connaissez-vous cette histoire ? Si l'on plonge subitement l'amphibien dans une eau bouillante, l'animal va bondir pour se sauver. Mais, si on dépose la grenouille

Introduction

dans de l'eau froide et que l'on augmente progressivement la température, elle va lentement succomber sans esquisser la moindre opposition. Engourdi, dans le grand bain bouillonnant des nouvelles technologies, sentez-vous la chaleur monter ?

CHAPITRE 1

L'emprise des réseaux sociaux

Dans un éclair de lucidité, il m'arrive parfois d'analyser le temps perdu à vagabonder d'une application à une autre et à errer sur les chemins sans fin de l'Internet. Je me demande quand et comment cette plongée aveugle dans les écrans a débuté? Sans doute partagez-vous avec moi l'impression que le temps file trop vite, mais nous restons cependant attachés aux fils Instagram, Twitter ou Facebook qui nous retiennent, nous accrochent et nous captivent. Je me remémore souvent cette sentence de James Williams, ancien stratège de chez Google devenu l'un des repentis de la Tech: «Sur son lit de mort, personne ne se dit: "J'aurais aimé passer plus de temps sur Facebook."»

Une dépendance que nous devons défier sans cesse pour relever la tête et revenir au réel comme à nos lectures! Oui, chers lectrices et lecteurs, ne vous défilez pas en regardant du coin de l'œil votre téléphone car les commerciaux de la Silicon Valley peuvent attendre. Les réseaux sociaux aux architectures machiavéliques ne sont parfois que l'illusion

d'une sociabilité bienveillante et favorisent une hyperconnexion au cœur de notre société du sans-contact. Ce sera la première étape vers l'exploration de ce monde en chute.

Dépendance : des fils à la patte

La prolifération des selfies est intimement liée à l'essor des réseaux sociaux, sinon quel intérêt de compiler nos autoportraits si ce n'est pour les exposer à la face du monde ? La pratique selfique est le fruit d'une pulsion humaine, présente dès l'enfance : vouloir être regardé, admiré et aimé. Lorsqu'on s'offre ainsi en partage, on guette la moindre réaction, même ironique ou négative, en redoutant ce qui peut arriver de pire : l'indifférence.

La publication d'un selfie est l'assurance pour les sites de réseaux sociaux de recevoir notre visite hâlante. Rappelons tout de suite un postulat : le modèle économique des plateformes de réseaux sociaux repose sur l'attention des utilisateurs, leur objectif est de nous faire rester un maximum de temps devant le contenu qu'on leur offre pour mieux vendre les publicités qu'ils nous imposent. Le rêve de leurs inventeurs serait que nous y passions toute la journée, voire une vie entière. Créé par Mark Zuckerberg en 2004, Facebook s'y emploie depuis plus de seize ans. Sean Parker, qui a été l'un des premiers investisseurs, résume avec lucidité son ancienne mission : « Comment pouvons-nous consommer un maximum

1. L'emprise des réseaux sociaux

de votre temps et de votre attention ? » Après avoir fait fortune avec la création de « Zuck », Sean Parker a rejoint le rang des repentis qui n'hésitent pas à dénoncer les dérives des outils qu'ils ont participé à créer. Facebook permet de regarder les photos de vos amis, de vous divertir en consultant les vidéos à succès, de vous informer via vos médias habituels, de converser grâce à sa messagerie privée, demain de vendre et acheter grâce à l'outil Marketplace en payant avec sa propre monnaie – la Libra – et enfin de tenter de trouver l'amour sur Facebook Dating. Facebook commémore les « moments importants » de votre vie, vous alerte sur les anniversaires à fêter et fait de vous l'ami exemplaire. Le site se substitue ainsi à votre mémoire.

Mark Zuckerberg nourrit un projet pour l'année à venir : la création de lunettes connectées, cet objet qui appartenait aux récits futuristes du passé. Google s'y était cassé les dents en 2013, mais Amazon est parvenu à sortir les siennes en 2019 en embarquant à l'intérieur de la monture son assistant vocal Alexa. Vous pouvez parler tout seul en pleine rue et interroger vos lunettes pour obtenir la météo ou trouver votre chemin. Mais Facebook ambitionne à moyen terme de remplacer notre Smartphone par ses lunettes connectées. Sur les verres s'affichera le profil Facebook de votre interlocuteur, et vous pourrez prendre des photos et passer des appels en un clin d'œil. Encore plus fou, l'entreprise de Mark Zuckerberg a racheté la start-up CTRL-Labs qui développe une interface cerveau-machine, et ainsi ces

La société du sans-contact

lunettes pourront bénéficier de capteurs aptes à décrypter les signaux cognitifs du cerveau. Il ne sera même plus nécessaire de parler, il suffira juste de penser pour exécuter une commande. Cette technologie est déjà utilisée en Californie avec un casque qui réalise des opérations simples telles que changer de chaîne sur une télévision connectée ou ouvrir ses stores électriques. Avec le développement de ces lunettes, Facebook pourra donc assouvir son fantasme : capter en permanence notre attention, telles des œillères numériques qui piègent notre vue. Plus besoin de sortir son téléphone, il suffira d'ouvrir les yeux et de penser en silence. Si vous vous dites que jamais vous ne porterez un tel outil intrusif, sachez que votre résolution peut s'effondrer rapidement devant l'aspect pratique de cette innovation. Nous pouvons faire confiance aux lunettes Facebook pour savoir si bien nous mener par le bout du nez.

Les Zombies du mobile

Remarquez que ces lunettes auraient au moins le mérite de supprimer les couloirs réservés aux piétons connectés qui ont fait leur apparition en Chine. Les accidents de piétons aux yeux rivés sur leur téléphone sont si fréquents là-bas que certaines villes proposent des voies réservées aux « *Smombies* », ces zombies du mobile.

Dans la municipalité de Chongqing au sud-ouest de la Chine, vous trouvez deux voies piétonnes côte

1. L'emprise des réseaux sociaux

à côté, à droite des individus qui avancent d'un pas pressé et à gauche un lent cortège d'humains à la tête baissée qui marchent mécaniquement, la conscience absorbée par ce monde virtuel. Deux files certes parallèles, mais qui sont en réalité diamétralement opposées. D'un côté celles et ceux qui sont dans la vie, le regard face au monde et de l'autre celles et ceux qui sont absorbés par leurs écrans. Ces doubles couloirs structurent l'espace piéton de notre société du sans-contact. En Corée du Sud, où le taux d'équipement des Smartphones est le plus élevé au monde (95 % des adultes en possèdent un, contre 81 % aux États-Unis et 75 % en France), des signaux lumineux synchronisés aux feux de circulation sont installés au sol pour alerter ces zombies numériques. *Idem* à Singapour, Sydney, Tel Aviv ou Bodegraven aux Pays-Bas. En France, une étude de 2019 réalisée par l'institut YouGov révèle que 65 % des piétons consultent leur téléphone en marchant sur le trottoir ou en traversant un passage clouté, et les accidents explosent.

Mais comment pouvons-nous accepter une telle transformation de l'espace public? Notre société semble s'être résigné devant cette nouvelle addiction au point de dresser tapis rouge et voies réservées aux zombies que nous sommes devenus. Ne faudrait-il pas mieux s'interroger sur les raisons de notre dépendance et tenter de la combattre plutôt que d'adopter une politique de l'autruche qui nous mène droit dans le mur? Le mobile a engendré de nouvelles pathologies telles que la « nomophobie » ou peur